

DE LA COLONIALE AUX TROUPES DE MARINE, 100 ANS DE PRÉSENCE DE L'ARMÉE À FRÉJUS, SAINT-RAPHAËL et PUGET-SUR-ARGENS

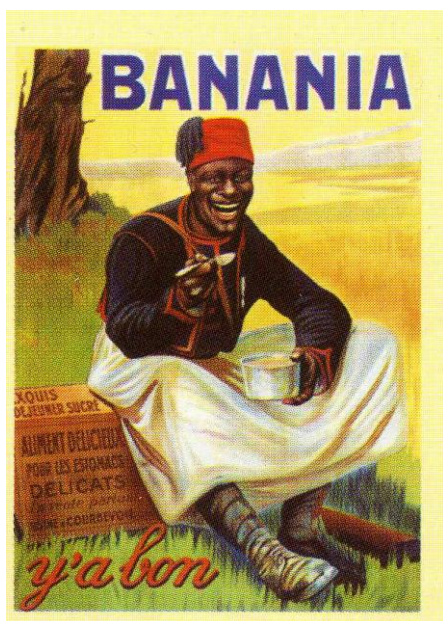
Deuxième partie : *La guerre européenne de 1914-1918 et l'implantation des camps*

Jean-Pierre VIOLINO

Les camps

Dès avant 1914, dans le cadre du plan XVI du général Michel et après le vote de la loi des trois ans qui augmente considérablement le nombre de troupes, la France prévoit la construction ou l'agrandissement de plusieurs camps militaires pour accueillir et entraîner les troupes réservistes (pour des périodes réduites) et les contingents d'active (Mailly, Châlons, La Courtine, Coëtquidan, Sissonne, Valadon, Larzac, Souge...). Si en Afrique du Nord, le système de la conscription est instauré et combattu par les colons qui voient une menace dans la levée et l'armement des troupes musulmanes, et si l'Afrique noire livre des contingents, il n'est nullement question d'installer en France métropolitaine un vaste camp « colonial » où stationneraient toutes les troupes indigènes de l'empire.

Début 1914, la 2^e DIC¹ est installée à Toulon avec le général Leblois et comprend : la 4^e brigade à Toulon (colonel Boudonnet) composée des 4^e et 8^e RIC et la 6^e brigade à Marseille (général Caudrellier) composée du 22^e R IC (Marseille) et du 24^e RIC (Perpignan et Sète). La



En 1915, Pierre Lardet met en scène l'héroïsme des tirailleurs sénégalais.

brigade d'artillerie coloniale sous les ordres du général Gautreron comprend notamment le 3^e RAC dont une partie est stationnée à Toulon et à Marseille. La cité phocéenne accueille également la section d'infirmiers militaires des troupes coloniales et le dépôt des isolés des troupes coloniales².

Dès la déclaration de guerre la France mobilise 93 divisions dont 45 d'artillerie, 25 de réserve, 11 territoriales, 2 coloniales et 10 de cavalerie. Le 11 novembre 1918, elle disposera de 119 divisions dont 7 coloniales. Le général Mangin dans *La force noire* prophétisait dès 1910 ce que seraient les troupes noires en cas de conflit sur le théâtre européen. Ses théories se vérifient en partie dès l'automne 1914.

La popularité des tirailleurs sénégalais est alors telle que cette même année une marque de poudre de chocolat à boire prend comme logo la tête coiffée d'une chéchia

1 DIC : division d'infanterie coloniale ; RIC : régiment d'infanterie coloniale ; RAC : régiment d'artillerie coloniale.

2 Avec annexes à Bordeaux et à Saint-Nazaire.

garance d'un tirailleur africain avec la formule publicitaire qui fera florès : « *y'a bon banania* »³.

Les colonies envoient des renforts qui, au premier abord, paraissent importants sur le front français puis sur celui d'Orient. De 1914 à 1919, le nombre des bataillons coloniaux engagés augmente de 245 % et celui des batteries d'artillerie de 260 %. 275 270 indigènes sont recrutés dont 215 140 sont expédiés en France ou en Algérie. En septembre 1914, ils forment 60 bataillons sur le front occidental, et en 1918, 210 bataillons⁴. Mais les troupes noires n'ont pas la valeur militaire que les généraux espéraient et qu'ils surestimaient très largement dans l'expectative d'un conflit sur le théâtre européen. Elles ne valent pas la Division de fer, les divisions coloniales blanches, la Légion étrangère ou la division marocaine.

Dès août 1914, les tirailleurs, les zouaves, la 45^e division d'Alger débarquent à Alger ou à Sète encombrées et montent plein nord pour se faire étriller à Charleroi, à la bataille de la Marne et connaître les premières expériences épouvantables des malheurs d'une guerre d'une sauvagerie extrême qui bouleversa ce court XX^e siècle (1914-1991). Cet été 1914 est la première saison où les gendarmes du canton de Fréjus, dans leurs habits de deuil et à boutons dorés, accompagnés parfois du maire, viennent frapper aux huis de parents dont les enfants sont morts sur les terres lointaines pour orner de leur nom des monuments funéraires. Au 11 novembre 1918, le Var afficha la mort de 7 353 de ses enfants. De nombreux Fréjusiens (nés ou habitant la cité) se sont engagés dans la Coloniale ou l'Armée d'Afrique et trouvèrent la mort pendant cette guerre ou moururent dans des contrées lointaines, soit 15,55 % de enfants de Fréjus tués pendant la Grande Guerre⁵.

Contrairement à ce que nous pourrions penser, il n'y eut pas de levée en masse des troupes dans les colonies et les territoires d'outre-mer. Les divisions coloniales à la mobilisation représentent 2% du corps de bataille français et le pourcentage s'élèvera à 6 % à l'armistice. De même, la part humaine non métropolitaine sur les huit millions et demi d'hommes mobilisés de 1914 à 1919, ne représentent que 3%. Dans ces conditions, on ne peut à proprement parler d'une quelconque influence déterminante des troupes indigènes sur le cours de la guerre ou lors des grandes batailles⁶. La « force noire » ne fut, en définitive, qu'une

3 L'entreprise qui fabrique le « *banania* » décide en janvier 2006 de supprimer le slogan « *Y'a bon Banania* », né en 1915, après qu'une plainte du Collectif des Antillais, Guyanais et Réunionnais l'ait assignée en justice, exigeant l'annulation de cette célèbre formule qu'il considérait comme « *contraire à l'ordre public en raison de son caractère raciste et de nature à porter atteinte à la dignité humaine* ». Un vent de puritanisme communautaire s'abattant sur la France du XXI^e siècle, chaque communauté cherche dans l'histoire, dans la société, dans les images et dans les paroles tout élément qu'elle trouverait choquant pour elle-même afin de l'interdire en lançant des ostracismes et des actions judiciaires. Une loi sur l'esclavage, crime contre l'humanité, condamne la traite atlantique mais pas l'esclavage intra-africain et l'esclavagisme arabo-musulman.

4 Jean Barreau, « *Évolution des troupes de marine de 1871 à 1950* », in *Les troupes de marine*, n° spécial de la *Revue historique des armées*, n° 2, 1983, p. 13.

La répartition des personnels non européens recrutés pendant la guerre est la suivante : originaire d'Afrique noire 66 %, d'Indochine 17 %, de Madagascar 15 %, de la Côte française des Somalies et du Pacifique 2 %.

5 D'après la liste publiée par Jean Destelle, « *Les Fréjusiens morts pour la France – 1914-1918* », in *Revue du Cercle généalogique du sud-est varois*, n° 41, 2004, p. 11-21.

6 Rappelons que la France mobilisa 8 410 000 hommes dont 8 030 000 de la métropole, eut 1 357 800 morts et 3 595 000 blessés. Le 16 avril 1917, l'offensive Nivelle se déclenche à la ferme Heurtebise, entre les plateaux de Craonne et de Vauclerc, les troupes noires sous le commandement du général Mangin qui en avait fait l'apologie quelques années auparavant (op. cit. note 11), affolées, se débloquent et provoquent des troubles à l'arrière. Déjà en 1916, une certaine presse avait traité Mangin de « boucher de Verdun », et en juillet 1917, le député noir du Sénégal, Diagne, le surnomme « le tueur de noir » (comité secret tenu à la Chambre des députés). Le recrutement forcé des troupes indigènes noires provoqua dès 1915 de nombreuses révoltes en A.O.F. et A.E.F. (même phénomène en A.F.N.) ; en février 1915, au nord de Bamako et en novembre 1915-juliet 1916 dans l'Ouest-Volta avec près de 200 000 insurgés. En 1916, la France recrute dans ses colonies

force d'appoint qui ne subit ni plus ni moins l'épreuve du feu que les fantassins français ; cela étant dit, rejetons l'image de tirailleurs africains comme seules « chairs à canon » qui n'est qu'un mythe largement utilisé par certains humanistes et politiques. Mi septembre 1914, deux divisions indiennes de 17 000 hommes et de 4 000 animaux chacune débarquent dans le port phocéén et en février 1917, le 8^e RTT y arrive d'Afrique du Nord



Types de militaires africains

(Fascicule 39 du *Panorama de la guerre 1914-1919* – Archives JPV)

Dès le début du conflit, le commandement des troupes coloniales met sur pied des formations indigènes et les colonies sont mises à contribution pour l'envoi d'hommes. Leur engagement en cours d'opération ne reste pas prudent car ce sont des forces non opérationnelles, peu aptes au

d'Afrique noire 50 000 hommes, chiffre qui tombe pour l'année 1917 à 12 000 malgré le besoin pressant que nécessite le front occidental avant l'arrivée des Américains et après la défection russe.

Voir : Christopher Andrew et A. Kanya-Forstner, *France Overseas. The Great War and the Climax of French Imperial Expansion*, Thames and Hudson, Londres, 1981.

Marc Michel, *L'appel de l'Afrique. Contributions et réactions à l'effort de guerre en A.O.F. 1914-1919* », Publications de la Sorbonne, Paris, 1982.

combat sur le théâtre européen, bien que leur qualité soit indéniable en Afrique. Comme pour les poilus, dès le début de la guerre, ce fut un carnage. Sur 130 000 tirailleurs sénégalais engagés pendant la guerre, 30 000 seront tués (soit 23 %, autant que les Corses dont la population îlienne est pourtant très inférieure à celle de l'Afrique noire française) et 35 000 blessés. Les Allemands ont peur de ces troupes noires qui ont la réputation de cannibalisme, d'achever les blessés, de mutiler les prisonniers ; les thèmes des oreilles, du nez, du sexe coupés sont alors très fréquents dans la propagande d'outre-Rhin.

Dès fin 1914, les conditions climatiques du sud-est favorisent l'installation de camps de repos pour les troupes coloniales et le pays fréjusien se transforme en un immense camp militaire de

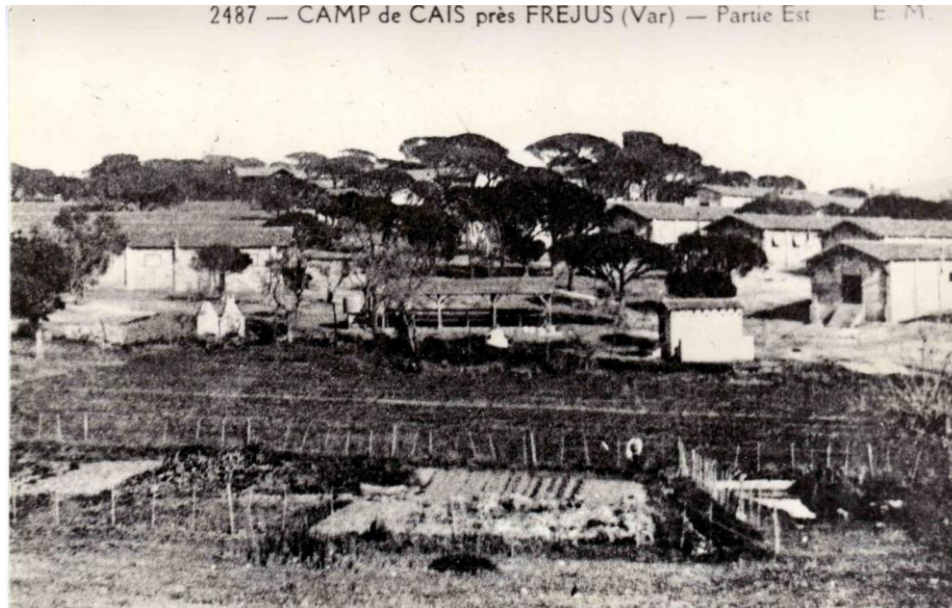


Fig. 1 : Camp de Caïs à Fréjus (Collection JPV)

l'intérieur qui au fil des années de guerre, prend de plus en plus d'importance et se spécialise dans l'accueil des troupes au fond de ce golfe qui vit jadis Bonaparte débarquer, revenant d'Égypte où il avait abandonné son armée, et Napoléon, sous les injures, s'embarquer pour l'île d'Elbe. Pourtant, rien n'est vraiment prévu pour accueillir les troupes indigènes, il n'y a ni cantonnement (logements, cantines, sanitaires...), ni hôpital, et il appartient aux municipalités de recevoir ces arrivées massives dès l'hiver 1914-1915, d'organiser et de pourvoir à leur confort alors que les regards sont tournés vers le front (n'oublions pas que les batailles des frontières, de la Marne et de Champagne faillirent être des défaites catastrophiques) et que les familles qui commencent à recevoir les avis de décès de leurs enfants sont traumatisées, que ces deuils de guerre touchent toute la population. En effet, dès la mobilisation, les enfants du pays sont presque tous incorporés dans le 15^e corps d'armée (Marseille) qui appartient à la II^e armée de Nancy commandée par le général de Castelnau. Ces méridionaux sont engagés immédiatement sans précaution et meurent, la baïonnette au canon face à l'obus allemand, d'où l'affaire du 15^e Corps dont la presse se fait largement l'écho en accusant les méridionaux d'avoir fléchi.

Malgré les hôpitaux de Fréjus et de Saint-Raphaël, le besoin d'autres établissements hospitaliers bien équipés se fait rapidement ressentir. La médecine de guerre n'a pas encore fait d'énormes progrès (malgré les guerres balkaniques qui furent les précurseurs du premier conflit mondial) et on soigne encore avec une pharmacopée limitée et une chirurgie balbutiante. Et il n'est guère étonnant alors que tous les services de santé aux armées connaissent des défaillances. L'hiver 1914-1915 ayant été l'un des plus froids, nombre de maladies sont liées aux conditions climatiques et touchent d'autant plus les troupes indigènes qu'elles sont fragilisées

par la météorologie de la métropole. Ce n'est qu'au début de l'été 1915, après un article paru dans une feuille d'extrême gauche, *La bataille syndicale*, datée du 28 juin, que les autorités sanitaires de l'armée s'inquiètent des manques de pansements et autres matériels médicaux en envoyant à Fréjus un simple enquêteur médical fin juin pour vérifier si le nombre de ventouses en verre était suffisant pour les pauvres Sénégalais qui en faisaient un important usage⁷. Du rapport qu'il rédigea, il ne sortit rien mais il en dit long sur l'état d'impréparation à cette guerre nouvelle et sur l'incompétence des généraux qui expliquent le mépris des poilus envers ces derniers et l'expression « gâchis » usitée par l'historien Pierre Miquel⁸.



Fig. 2 : Hôpital annamite du camp Gallieni (Collection JPV)

Le premier automne de guerre est pluvieux et froid, les troupes noires supportent mal cette météorologie et sont désespérées devant de telles conditions. Les autorités militaires sont obligées de les retirer rapidement du front et de les ramener vers le sud de la France. C'est dans ce contexte que s'inscrit l'installation des troupes coloniales à Fréjus. Un officier de la petite armée belge qui résiste à Dixmude, notait l'état de délabrement physique et psychologique des Sénégalais en novembre 1914⁹ :

« Lundi 16 Novembre 1914 : ... Hier est tombé la première neige. Parmi nos voisins actuels, certains bataillons sénégalais ont perdu la moitié de leurs effectifs. Les survivants ne peuvent plus se servir de leurs mains. On va les renvoyer chez eux ou dans le midi de la France. Ces gaillards ont terminé leur guerre. « Il y a bon » disaient-ils, hier, tout en se demandant ce que pouvait être la neige qu'ils voyaient pour la première fois, en Flandre – Mardi 17 Novembre 1914 : ... Hier, 16 courant, à 16 heures, les Sénégalais ont quitté la ferme F.2, N.-O. de Caekerke. Auparavant, j'avais surpris une fumée. Ces noirs s'étaient complètement déshabillés et groupés autour d'un feu ... ».

Malgré l'enseignement militaire à l'européenne reçu dans le sud-est de la France, ces troupes

7 Rapport du médecin de 1^{ère} classe Monart, directeur adjoint au service de santé de la XV^e région militaire de Marseille : « Au sujet de la pénurie d'objets de pansement à l'hôpital de Fréjus ». Ce rapport fut approuvé par le directeur du service de santé, le médecin-inspecteur Heuyer et transmis le 10 juillet 1915 sous le couvert du général Servièrè.

8 Mais qui n'explique pas l'abnégation dont firent preuve nos grands-parents d'août 1914 à novembre 1918 sur le front occidental.

9 De Rerva, *Feuillets d'un carnet de campagne 1914-1918*, éditions Eugène Figuière, Paris, 1934, p. 257-258.

issues de l'A.E.F. et de l'A.O.F. ont toujours une valeur relative, surtout durant les mois

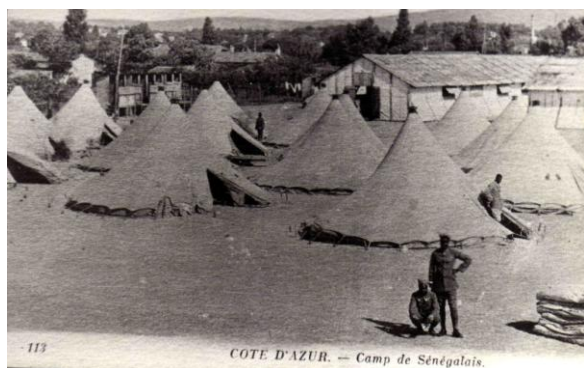


Fig. 3 : Camp des Sénégalais à Fréjus
(Collection JPV)



Fig. 4 : Distribution de pain au camp des Sénégalais
(Collection JPV)

hivernaux et les semaines automnales et printanières froides. Le climat tempéré de la zone méditerranéenne est très éloigné du climat continental du nord et de l'est de la France et il était impossible « d'acclimater » des hommes venus de pays chauds en quelques semaines dans une région climatiquement bien différente de celle où ils étaient destinés à combattre. Rien à Fréjus ne les préparait à la guerre d'usure, de position, caractérisant un conflit qui fera dire à Paul Valéry que désormais, nos civilisations européennes se savaient mortelles¹⁰. D'autant que ces soldats dans les premiers mois de la guerre n'ont aucun camp pour les accueillir, la guerre devait être fraîche et joyeuse, et conduire l'armée française à Berlin en quelques semaines.

Après un hivernage doucereux à Fréjus, les troupes sénégalaises se reconstituent en plusieurs bataillons qui, au sein de régiments mixtes coloniaux, de bataillons malgaches et annamites, participent avec la division française du corps expéditionnaire à la désastreuse opération des Dardanelles au printemps 1915. De nombreux coloniaux passés dans les camps de Fréjus-Saint-Raphaël laissèrent leurs vies sur le front d'Orient même bien après la fin de la guerre et les tombes du cimetière militaire de Thessalonique (Grèce) portent leurs noms¹¹. La loi du 19 octobre 1915 organisa le recrutement dans les communes de plein exercice du Sénégal afin de constituer de nouveaux bataillons de tirailleurs. Joffre comptait ainsi réaliser l'amalgame entre les BTS retirés du front et en repos dans les camps du sud-est et les nouvelles recrues africaines à former. En 1917, le 69^e BTS stationne au camp Gallieni, en 1918 le 78^e BTS est à Saint-Raphaël, et en 1919 le 23^e bataillon de tirailleurs sénégalais du Maroc caserne à Puget-sur-Argens.

Pourtant, avec inconscience, à la veille de l'offensive Nivelle de 1917, le général Mangin affirmait au président de la République, Raymond Poincaré, que la France pourrait encore lever 100 000 tirailleurs sénégalais et autant l'année suivante, sous-entendant les former et les instruire à Fréjus. Mangin se fait encore des illusions sur les capacités de cette armée noire et sur la volonté des indigènes des colonies à se sacrifier inutilement (voir note 27). Lors de l'offensive d'avril sur le Chemin des Dames, les 12 bataillons de sénégalais incorporés aux 10^e et 15^e DIC sont décimés : 4 429 morts en trois jours de combat¹². Les relations que

10 « *We civilizations now know that we are mortal* » (« *Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles* ») dira Paul Valéry (en anglais in *Athenoem*, April-May 1919 et en français in *Nouvelle Revue Française*, août 1919).

11 Mon grand-oncle maternel, le sergent Séraphin Benedetti, après un séjour à Fréjus, mourut à Salonique en 1920 et son frère cadet, André Benedetti, caporal au 163^e RI fut tué à 20 ans, le 27 septembre 1914 à Bouconville (Meuse).

12 A.F.G.G., tome V, 1^{er} volume, annexe n° 1505, p. 1023.

donnent les journaux de marche sont pathétiques¹³ : « *affaiblis par le froid humide et la boue glacée ... la plupart des tireurs avaient les pieds et les mains atteints de gelures ... état de misère physiologie ... les tirailleurs n'ont que leurs cartouchières, leurs baïonnettes et leurs coupe-coupe. Les fusils sont en trop mauvais état d'entretien pour être utilisés dans de bonnes conditions ... ni nourriture, ni liquide chaud depuis 48 heures* ». Le chef d'état major du 2^e corps d'armée colonial dont font partie les 10^e et 15^e DIC note le 16 avril¹⁴ : « *La majeure partie des bataillons noirs, mis en état de moindre résistance par le froid, la pluie, sont sérieusement atteints dans leur moral et ne semblent pas, pour le moment, pouvoir offrir des garanties de solidité nécessaires en cas d'attaque allemande* ». Et le 18 avril, le commandantournes rend compte à Nivelles : « *des Sénégalais errent à l'arrière et dans la zone des autres corps d'armée. La cavalerie les rassemble* ».

L'offensive Nivelles au Chemin des Dames, début 1917, est un échec avec des pertes considérables et le milieu politique s'émeut du « *massacre des bataillons noirs, d'au moins la moitié des régiments russes* ». Les tirailleurs sénégalais ont combattu de nouveau dans la neige et dans la boue alors que l'utilisation de ces troupes coloniales n'était pas prévue dans de telles conditions hivernales. Début mai, Mangin, le père de l'armée noire, est écarté, précédant dans l'ostracisme son chef Nivelles.

À partir de 1916, d'autres raisons moins avouables incitent les autorités militaires à retirer du front et même de l'arrière, pendant des périodes plus ou moins longues les troupes indigènes, les exilant à l'autre bout de la France afin d'éviter qu'elles ne servent de prétexte à la subversion des régiments européens¹⁵, afin de rompre tout contact entre troupes blanches et troupes de couleur et éviter des heurts plus ou moins graves. Les rapports entre les deux armées durant la guerre sont empreints de suspicions et de reproches mutuels¹⁶. En juin 1917, un bataillon de Somalis est le théâtre d'incidents. Le 15 août, au Chemin des Dames, le 61^e bataillon de tirailleurs sénégalais refuse d'aller aux tranchées. À ces actes d'indisciplines s'ajoutent quelques heurts sérieux entre troupes françaises et certaines troupes coloniales, actes qui atteignent leur paroxysme lors de la crise de 1917 : les premières reprochant aux secondes de profiter de l'absence des Européens pour se livrer à des tueries, des pillages, des viols à l'arrière. En mai 1917, un rassemblement séditionnel de soldats du bataillon Auberge (129^e RI) refuse de monter aux tranchées parce qu'« *à Paris, des tirailleurs indochinois avaient tiré avec des mitrailleuses sur leurs femmes* » (rapport du général Roig, n° 363, P.O. dossier Malvy CY 35). Le rapport du 2 juin suivant du lieutenant-colonel Paitard sur la mutinerie de la 13^e DI précise que les actes d'indiscipline sont dus en partie à la croyance par les mutins que « *le gouvernement laisse mourir leur famille de faim et fait tirer sur leurs femmes par des troupes noires et jaunes* ». Le rapport du capitaine Canonge (2 juin 1917, III^e armée, 2^e bureau, n° 326/M) reprend les mêmes arguments non fondés : « *Le mouvement de révolte résulte d'une organisation de l'intérieur ... Ces prétextes invoqués partout apparaissent comme une récitation apprise : les Annamites et les Nègres tirent sur nos femmes pendant qu'on nous mène à la boucherie* ».

Les Sénégalais venus du Maroc et qui se distinguent à Dixmude sont retirés du front dès le

13 Cités par Pierre Miquel, *Le chemin des Dames*, éditions de La Seine, collection « Succès du Livre », Paris, 2002, p. 167.

14 A.F.G.G., tome V, 1^{er} volume, annexe n° 1410.

15 Le Var et les mutineries de 1917 : quatre condamnés à mort sont originaires du département pour des faits ayant eu lieu entre avril et juin 1917. Dix condamnés à des peines graves sont originaires du Var (moyenne départementale 15) et sept à des peines légères (moyenne départementale 17). Les mutineries affectent 3 DIC et surtout 7 RIC.

16 Il en sera de même avec l'arrivée des Américains auxquels nos poilus feront maints reproches. Pierre Mac Orland s'en fit l'écho.

début de l'hiver et ce n'est qu'en mai-juin 1915 qu'ils réapparaissent sur les champs de bataille. Donc, dès l'hiver 1914-1915, les camps du sud-est (Fréjus-Saint-Raphaël-Puget)



Fig. 5 : quatre Corses de la coloniale au camp Gallieni. Fréjus vers 1919-1921.
 Debout, de g. à d. : Paoli et Marini, sergents-fourriers.
 Assis, de g. à d. : Mattei et Pierre Benedetti (source JPV)

permettent un transit, une sélection et servent de camps d'entraînement pendant l'hiver¹⁷. Nous ne noterons jamais assez l'importance de la ligne des chemins de fer P.L.M. et des deux gares, Fréjus et Saint-Raphaël-Valescure, dans l'acheminement des troupes dès la déclaration de guerre, vers Marseille et le front occidental, via le port phocéén et le front d'Orient, vers Nice et le front italien. La circulation des convois (de troupes, de marchandises, de blessés, de permissionnaires, etc.) sextuple le trafic pour la période 1914-18. Une série de camps sont construits, où logent des troupes africaines et asiatiques en transit qui montent au front ou qui en reviennent pour des périodes de repos qui souvent s'éternisent. Les troupes qu'envoie l'Indochine française décorent d'art oriental (bouddhas, dragons, chimères ...) les casernements et les portails. Le 29 septembre 1917, la municipalité de Fréjus cède à titre gratuit à l'armée, la parcelle cadastrale section B n° 1099, sise quartier de La Lègue¹⁸ qui prend par la suite le toponyme de « camp de La Lègue ». La même année, l'hôpital de Fréjus vend les terrains nécessaires à l'installation d'un camp indochinois¹⁹ au quartier du Councilier qui devient « camp des Évêques » puis à la fin de la guerre « camp Gallieni ». Le 27 mai 1916, le général Gallieni meurt ; la famille refuse l'inhumation dans le caveau froid des Invalides et le 2 juin le train funéraire arrive en gare de Saint-Raphaël.

Entre deux haies de soldats coloniaux, le corbillard tiré par deux chevaux noirs, l'ensemble drapé d'un noir étoilé, conduit l'ancien ministre de la Guerre à sa dernière demeure, le cimetière Alphonse-Karr²⁰ où déjà, repose depuis 1914, son épouse.

On estime qu'il y aurait eu entre 30 000 et 60 000 militaires en permanence dans la région entre 1915 et 1919, soit cinq à dix fois la population autochtone. Le 1^{er} avril 1915, arrivent à Fréjus les premiers bataillons sénégalais, le 26^e et le 27^e du 3^e régiment mixte colonial, et la 2^e compagnie du 7^e bataillon de marine. Les camps de transition climatique reçoivent :

- du 1^{er} au 30 avril 1915 : 1 621 hommes de troupes et 46 mulets ;
- du 1^{er} au 31 mai 1915 : 33 800 hommes de troupes et 1 402 mulets et chevaux ;
- du 1^{er} au 30 juin 1915 : 46 031 hommes de troupes et 232 mulets et chevaux.

Les nombreux détachements de tirailleurs sénégalais qui s'installent un peu partout tant à Fréjus qu'à Saint-Raphaël (Boulouris, camp de l'Aviation, camp Gallieni), sont d'abord logés sous marabouts (tentes blanches coniques) puis sous baraques Adrian (en bois), enfin dans des casernements en dur. Les 53^e et 64^e bataillons de tirailleurs sénégalais (BTS) qui séjournent à Fréjus pendant la guerre, y sont regroupés à la fin du conflit pour former le 1^{er} mars 1919,

17 Collectif, « Histoire et épopée des troupes coloniales », Les Presses Modernes, Paris, 1956, p. 327.

18 D.M. 354, Fréjus 1917.

19 D.M. 378, Fréjus 1917.

20 Le cimetière Alphonse-Karr de Saint-Raphaël, lieu du dernier repos des vieilles familles raphaëloises, a remplacé à la fin du XIX^e siècle le cimetière de la place Lamartine.

avec le 61^e bataillon, le 10^e régiment de tirailleurs sénégalais (RTS).

Le 4 juin 1916 est constitué officiellement en Nouvelle-Calédonie un bataillon mixte du Pacifique comprenant deux compagnies de Tahitiens et de Calédoniens, soit 596 tirailleurs encadrés par 49 européens. En septembre 1916, une décision ministérielle lui donne le nom de « Bataillon des Tirailleurs de Pacifique ». Destiné à être une unité d'étapes et cantonné au camp de Boulouris, le bataillon est employé à divers travaux dans le port de Marseille tels que les chargements des navires pour l'armée d'Orient. En avril 1917, il est transformé en bataillon de marche et reçoit à Fréjus l'entraînement pour son utilisation en campagne. Robert Hervé, sergent à la compagnie autonome d'infanterie coloniale de Tahiti, raconte²¹ :

« Nous sommes à Fréjus, au mois d'avril 1917. Dans le courant de mai, un fort détachement de Tahitiens vient renforcer la bataillon : plus de cinq cents hommes, encadrés par une quarantaine de gradés européens. Ah, mon capitaine, il n'y avait pas de problème de recrutement, à l'époque ! Ces nouveaux effectifs forment deux compagnies nouvelles. On ne pouvait plus compter les Néo-Calédoniens : Le Gange qui les transportait à Marseille, avait fait naufrage. Il y avait tout de même eu 127 rescapés, mais ils furent tous renvoyés chez eux, en permission de longue durée, c'est-à-dire définitive.

Depuis le 1^{er} mai, le bataillon mixte est commandé par le chef de bataillon Trouih. Encore quelques semaines d'entraînement et le premier séjour au front commence le 3 août 1917. Ses effectifs s'élèvent désormais à 1 062 hommes, 20 officiers, 87 chevaux et 42 voitures.

Il est envoyé en Champagne et rattaché à la 72^e division d'infanterie. Il entreprend des travaux d'organisation de positions. Besogne peu glorieuse, mais dangereuse : deux tués, deux blessés. Puis pour des raisons d'ordre sanitaire, le bataillon revient à l'arrière, il est cantonné au camp de Saint-Tanche, près de Mailly, où travaux, exercices et soins sanitaires se succèdent jusqu'en octobre. À l'approche de l'hiver, on juge prudent de réexpédier les « canaques » à Boulouris. Séjour à l'arrière pendant sept mois. Épidémie de grippe, puis deuxième séjour au front, à partir du 9 juin 1918. »

Dès l'hiver 1914-1915, l'aspect des campagnes environnant Fréjus et Saint-Raphaël subit de profondes modifications topographiques apportées par l'arrivée massive des troupes. Les deux villes sont entourées de camps et de baraquements couvrant une énorme superficie, principalement à Valescure (camp de l'oratoire Guérin en 1916 pour les tirailleurs indochinois), à Boulouris (camp des Botailles pour les Sénégalais), à Fréjus (le long de la route de Bagnols et de la RN 7, au camp d'aviation). Il en est de même à Puget. Des dizaines de milliers d'hommes de troupes indigènes (souvent noires ou jaunes) y sont logées, instruites, soignées, exercées et entraînées avant de rejoindre le front, et les populations assistent à un va-et-vient incessant, à la fois folklorique et haut en couleur. Les soldats indigènes ne parlaient guère le français bien que les sous-officiers leur en apprennent les rudiments et les ordres



Fig. 6 : le général Gouraud et ses Sénégalais aux Dardanelles. Revue *J'ai vu* de juillet 1915. (archives JPV)

21 Cité par François Broche, *Le bataillon des guitaristes, l'épopée inconnue des FFL de Tahiti à Bir Hakeim 1940-1942*, éditions Fayard, Paris, 1970, p. 70-72. Le bataillon mixte du Pacifique est cité à l'ordre de la X^e armée et sa dissolution intervient le 10 mai 1919.

phonétiquement, lors des exercices de marche avec sacs à dos remplis de briques pour faire le poids. Ils essayaient de tricher mais les sergents et adjudants de compagnies vérifiaient sans cesse que le nombre de briques ne baissait pas, punissant ceux qui jetaient sur le bas côté de la route une partie de leur charge²². Certains se souviennent que des Sénégalais qui se promenaient le long des voies étroites du Chemin de fer de Provence furent happés par les trains et plus ou moins grièvement blessés. Dès leur instruction terminée, les troupes montent en première ligne et sont immédiatement remplacées par d'autres qui, à peine débarquées, viennent prendre leur place. Pour les Raphaëlois comme pour les Fréjusiens, ces troupes sont des troupes sénégalaises. En réalité, l'origine ethnique de ces hommes qui portent sur le visage les marques distinctives de leur tribu, est diverse. Les Soudanais et les Bambaras voisinent avec les Somalis et les Canaques de Nouvelle-Calédonie. Des Malgaches, des Tunisiens, des Marocains et des Annamites sont éparpillés le long de la côte est-varoise. Les Indochinois sont employés presque exclusivement aux travaux de construction et de terrassement²³.

Peu à peu, les camps de transit établis dans d'excellentes conditions de salubrité (loin des zones marécageuses), sur des emplacements face à la mer, au milieu des pinèdes, sont largement aérés et pourvus de toutes les installations nécessaires au bien-être des hommes : cuisines, auges en bois, lavoirs, fontaines, routes, eaux amenées par les canalisations de la ville, ... Les sous-officiers originaires des colonies sont nombreux et parlent un français approximatif ; aux hommes de troupes les ordres sont traduits en dialectes. Dans les camps, dans la plaine de l'Argens, dans l'Estérel et dans les Maures, ces troupes s'entraînent pour les combats futurs : marches, marches de front et de flanc, en ordre dispersé, charge à la baïonnette, alerte au gaz, creusement de tranchées (à Fréjus-Plage et au camp d'aviation, à la Lieutenante à Puget), défilés. Au camp de Boulouris, une école de clairons indigènes est même installée.

Les cadres européens des troupes indigènes forment, à eux seuls, un contingent considérable et participent à l'œuvre sociale de l'officier chère à Lyautey. Ils occupent les différents locaux non occupés par les services permanents des camps d'instruction et par le personnel de l'aviation maritime. Quelquefois, logés en ville, ils font venir leur famille auprès d'eux. Fréjus, Saint-Raphaël, Boulouris se peuplent d'une population allogène qui cohabite avec les vieilles familles locales. Cet essor démographique provoque une soudaine hausse des prix des loyers et de la nourriture. Le 29 novembre 1917, un militaire du camp Gallieni écrit à sa mère : « *comme logement rien pour le moment sinon 150 F pour 3 pièces. C'est renversant et ça me décourage* ».

Les relations entre civils et militaires ne sont pas toujours cordiales. Certains se plaignent ! La route de la Corniche n'est plus entretenue depuis le début de la guerre et est « *polluée par les boîtes de sardines jetées là tous les jours par centaines, pendant les haltes-repas* »²⁴. Les clous perdus des souliers des tirailleurs causent de grands dommages aux bicyclettes et aux automobiles. Le dépassement des colonnes en marche, malgré les ordres des officiers, est périlleux, les tirailleurs indigènes tiennent toute la largeur de la voie, se rangent peu et très lentement. De nombreuses récriminations envers ces soldats arrivent aux mairies. À Saint-Raphaël, avenue Amiral-Cloué, les troupes sénégalaises urinent dans la rue, à la vue des

22 Source : Pierre Benedetti, anecdote transmise à sa fille Marie-Rose Benedetti, mère de l'auteur.

23 Les Français et les Britanniques firent venir 140 000 Chinois, non pas pour combattre mais pour travailler aux défenses. Les « *Chinese Labour Corps* » (telle est l'inscription gravée sur leurs pierres tombales dans les cimetières du nord de la France) sont à partir de 1919-1920 renvoyés en Chine via le port de Marseille pour l'essentiel, et ceux qui demeurent en France forment les premiers foyers chinois d'immigrés.

24 L. Sabattier, « *Nos troupes noires sur la Côte d'Azur* », *L'Illustration*, n° 3890, 22 septembre 1919, pages 301-305.

habitants, au sortir d'un estaminet tenu par M. Cabrini qui servait du vin. Rue Jules-Barbier

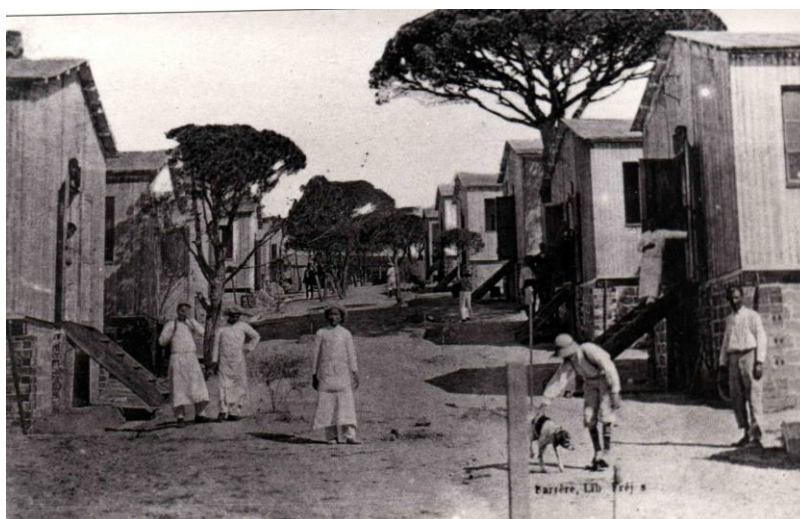


Fig. 7 : Baraquements dans un des camps de Fréjus. (Collection JPV)

(emplacement actuel du garage des Bains) où se situait une cantine des Sénégalais, les cuistots attachaient des casseroles à la queue des chiens²⁵. Ces quelques anecdotes soulignent assez bien des difficultés de cohabitation entre une population locale traumatisée par la guerre et des « étrangers » de couleur et de coutumes différentes. Nous verrons par la suite l'impact de cette masse humaine massive sur la société locale. En effet, de 1915 à 1919, l'est varois ressemble à l'Afrique et l'Asie avec leurs chants, leurs cris, leurs dialectes, leurs cuisines et ce français approximatif ; se sont des compagnies en marche, des exercices de tir, d'attaque à la baïonnette, au gaz, des entraînements, des haltes-repas (surtout du mouton froid et du riz), des défilés, des mitrailleuses avec affûts attelés, caissons, servants et tireurs, fourgons à bagages, des cuisines de campagne, des voitures ambulances et des brancards roulants. Toute une vie militaire grouillante dont l'effervescence continuelle trouble en profondeur la vie paisible de la société rurale d'une région qui subit alors des mutations incommensurables.

Les images de l'arrivée sur le sol de France des troupes coloniales, de leur installation dans la région forojulienno-raphaëloise relèvent de la propagande de guerre²⁶ plus qu'elles n'attestent d'un mouvement favorable de l'opinion à la vue de ces soldats africains et asiatiques d'autant plus que les hommes sont au front. Les lettres intimes et les souvenirs individuels montrent des sentiments contradictoires et contrastés où la curiosité côtoie la peur alors que la région se transforme radicalement tant du point de vue économique que du point de vue anthropologique. Ce changement est considérable et inévitable²⁷, non pas que la Provence azurée soit hostile aux éléments étrangers, il y avait depuis fort longtemps des colonies anglaises (des toponymes de rues et des tombes au cimetière Alphonse-Karr de Saint-Raphaël en sont les derniers vestiges), russes et italiennes, mais la guerre parce qu'elle éloigne, brasse et fauche les forces vives du pays, entraîne *ipso facto* des bouleversements considérables dans la société encore rurale du terroir. De Fréjus et de Saint-Raphaël partent

25 Jean-Pierre Violino, notes diverses recueillies au cours de conversations.

26 De même le poids réel de l'intervention coloniale, c'est-à-dire des troupes noires et des troupes asiatiques, dans la guerre 14-18 fait l'objet de révision à la hausse dans la dernière décennie du XX^e siècle, oubliant que les troupes coloniales comme les troupes d'Afrique du Nord étaient aussi composées d'européens, de pieds-noirs et de juifs.

27 Un autre changement démographique et culturel qui bouleverse les strates de la population provençale, interviendra à l'extrême fin du XX^e siècle.



Fig. 8. – photo 1 : "Des noirs qui viennent de contracter un engagement vont rejoindre leur dépôt. Les voici à bord du petit vapeur qui les conduit sur le Niger". – Photo 2 : "Le drapeau d'un régiment de troupes noires à la revue du 14 juillet". – Revue *J'ai vu* du 12 février 1916 (Archives JPV)

des cartes postales dédiées à l'armée (moyen de propagande)²⁸ qui en disent long sur l'état d'esprit des militaires -européens- stationnés dans la région²⁹.

Le 5 mai 1915, Étienne envoie une carte postale intitulée « *Fréjus, Aviation Navale, Hydroplane évoluant au milieu de l'escadre* » et note « *voici un spécimen de ce que j'ai vu dimanche : expérience qui se répète assez souvent* ». Le 30 mai 1915, un militaire du 2^e régiment colonial de marche, 1^{ère} batterie, 1^{ère} compagnie à Puget-sur-Argens, adresse une carte à sa cousine : « *je suis encore ici à Puget dans ce beau pays du soleil qui est déjà bien chaud mais nous devons partir demain ou après-demain ; pour où, nous n'en savons rien de certain. On nous* »

28 Principaux intitulés des cartes postales des années de guerre et de l'immédiat après-guerre : « *Campement des Sénégalais à l'aviation de Fréjus* », « *Défilé des Sénégalais au camp de l'aviation de Fréjus* », « *Fréjus, centre d'aviation maritime* », « *Fréjus, Buste d'Etienne Forestier, Monument commémoratif de la première traversée de la Méditerranée (Fréjus-Bizerte) par l'aviateur Roland Garros (25 septembre 1913)* », « *Fréjus, Rue de la Liberté, Clairons sénégalais en marche* », « *Côte d'Azur, camp des Sénégalais* », « *Saint-Raphaël, Funérailles du Général Gallieni, le Défilé sur la route du champ de repos* », « *Fréjus, la mosquée* », « *Fréjus (Var), Poste de commandement du camp Caïs* », « *Fréjus, Sénégalais en marche, route de Cannes et aqueduc* », « *Fréjus, embranchement de la route de Cannes et de la route de Valescure, les Sénégalais au repos* », « *Fréjus, quartier des Sables, 20^e Sénégalais derrière les tranchées* », « *Défilé des Sénégalais au camp de l'aviation de Fréjus* », « *Fréjus, 26^e Sénégalais aux Établissements Nieuport* », « *Fréjus, Sénégalais, retour de l'exercice* », « *Fréjus, camp des Sénégalais, distribution du pain* », « *Fréjus (Var), Remise de décorations dans l'intérieur de la caserne de l'état-major* ».

29 Archives Jean-Pierre Violino, d'après des textes écrits sur des cartes postales.

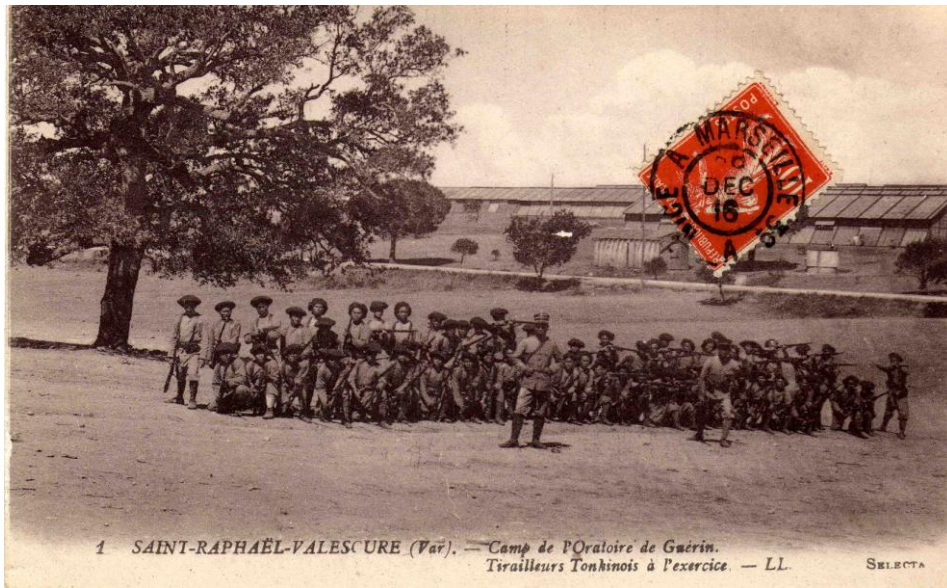


Fig. 9: Camp de l'oratoire Guérin à Saint-Raphaël, quartier de Valescure. Tirailleurs tonkinois à l'exercice en 1916. (Collection JPV)

dit maintenant que probablement nous irons dans le nord de la France. Ma santé est toujours bonne ». Le 2 septembre 1915, une jeune femme adresse une carte à son oncle, « *je vous disez qu'à Fréjus il y a beaucoup de Sénégalais qu'ils vont partir dans le courant de la semaine pour les Dardanelles* ». Le 5 septembre 1915, Léon Robert de la 1^{ère} compagnie alpine de passage à Saint-Raphaël « *au milieu de toutes les occupations et tourments occasionnés par les préparatifs de départ et les multiples distributions d'effets de campements, de réserves, de vivres, de cartouches ... n'a pu ... écrire plus tôt* » à Monsieur Marius Robert, 2 place de Strasbourg à Marseille. Au mois de novembre 1916, un colonial du 68^e bataillon de tirailleurs sénégalais envoie deux cartes à son épouse demeurant au bourg de Saint-Sauveur près de Pauillac, Médoc, Gironde : « *Le 6 nbre 1916. Chère Jeanne. Au moment où je te fais la carte je n'ai pas eu encore ta lettre dernière. Je crois qu'elle a eu du retard, avant-hier j'ai eu la carte. Viens de recevoir la lettre de Pauline. Ce soir je te ferais une lettre, en cas de ne pouvoir, je t'envoie une carte. Bons baisers à tous [...]. Le camp des Evêques est le même où nous sommes mais porte le nom de Gallieni [...]. Le 11 nbre 1916. Ma bien aimée. Aujourd'hui je n'ai pas de lettre de toi, ni hier je n'en ai pas eu. C'est ennuyeux après quand j'en ai, c'est deux ou trois ensemble, ce n'est pas ta faute, c'est le facteur ou le vagemestre. Moi je fais toujours le même fourbi à quelque chose prêt. Demain, si je ne suis pas de garde et qu'il fait beau, j'irais me faire photographier. Aujourd'hui il fait beau, nous avons pas eu encore froid ici depuis que nous sommes arrivés, mais lorsqu'il pleut, c'est à torrent, les orages sont très mauvais. Bien le bonjour à toute la famille ainsi qu'à tante, reçois ma bien aimée bien des baisers de ton mari [...]. Une bise à Paulette* ». Un montluçonnais le 18 mai 1917 note qu'à Fréjus « *la chaleur est toujours torride par ici et l'on est dévoré par les moustiques* ». D'autres courriers de l'année 1917 remarquent « *ici nous fatiguons beaucoup avec ces Sénégalais qu'on aurait du reste bien mieux fait de laisser chez eux et nous, nous laisser dans un corps européen où le courage nous aurait pas manqué* » ... « *à Saint-Raphaël, il y a beaucoup de Sénégalais, il en part presque tous les jours* » ... « *je suis nommé caporal instructeur bombardier et nous avons commencé aujourd'hui notre instruction de sorte que nous avons encore des chances de rester encore quelque temps au camp Galièni. J'espère que votre santé s'améliore quoi qu'en ce moment lon ne demande pas à seremettre trop vite car l'on sait toujours ce qui attend et je crois que vous vous trouvez mieux chez vous que sur le front. Pour le moment il n'y a plus que 2 bataillons à Saint-Raphaël* ».

Les hôpitaux militaires

À Fréjus, comme d'ailleurs entre Marseille et Menton³⁰, plusieurs hôpitaux militaires s'ouvrent et accueillent les blessés et malades qui arrivent du front par trains entiers. À La Seyne, 36 soldats russes meurent entre 1914-1918 des suites de leurs blessures à l'hôpital et sont inhumés au cimetière communal ; à Bormes, 2 soldats britanniques sont inhumés en tombes individuelles ; et à Cannes, Nice, Menton et Saint-Jean-Cap-Ferrat, se sont 110 soldats belges qui sont inhumés. Les gares PLM de Fréjus et de Saint-Raphaël-Valescure voient dès



Fig. 10: Le 25 novembre 1916 Pierre Benedetti blessé, à l'hôpital militaire. (Source JPV)

1915 l'arrivée de trains sanitaires, permanents, semi-permanents ou improvisés dont la fonction consiste à prendre les blessés dans les hôpitaux d'évacuation du champ de bataille et à les diriger vers les établissements hospitaliers de l'intérieur. La guerre industrielle tue aussi dans les hôpitaux à une époque où la médecine de guerre ne s'attendait pas à une telle hécatombe. Blessures et maladies sont soignées par des infirmiers indochinois, par de jeunes infirmières au dévouement implacable³¹. En 1916, les premiers symptômes du pneumocoque apparaissent et touchent surtout les troupes annamites et africaines, les médecins militaires la considèrent alors comme une maladie exotique. Entre le 10 et le 20 avril 1918, la grippe espagnole se déclenche dans les tranchées et les bataillons atteints sont renvoyés à l'arrière et le mythe du rhum salvateur apparaît. Le maréchal Foch décide une vaste offensive par cet alcool pour lutter contre le fléau par l'expulsion des humeurs par toute sorte de boissons chaudes chère à Hippocrate. Les militaires exhument une circulaire de mars 1895 pour lutter contre l'infection ibérique ravageuse, une circulaire du 20 août 1918 préconise aux soldats (en plein été) de conserver leurs vareuse et manteau, de faire les exercices dans des endroits

30 À Marseille, hôpital auxiliaire n° 223, ouvert le 7 juillet 1915, qui au 1^{er} décembre 1916 avait hospitalisé 1 443 indigènes représentant un nombre de journées d'hospitalisation de 59 674. À Menton, quatre hôpitaux sont spécialement réservés aux Sénégalais : hôpital complémentaire n° 30, ouvert le 2 février 1915, ayant hospitalisé 1 637 malades au 1^{er} décembre 1916, soit 85 278 journées d'hospitalisation ; hôpital complémentaire n° 52 ouvert le 13 juin 1915, 2 346 malades soit 100 482 journées d'hospitalisation au 1^{er} décembre 1916 ; hôpital complémentaire n° 65, ouvert le 10 août 1916, 1 486 malades soit 21 823 journées d'hospitalisation au 1^{er} décembre 1916 ; hôpital complémentaire n° 71, centre spécial des réformés, ouvert le 23 juin 1916, 343 blessés ou malades proposés pour la réforme dont 261 réformes définitives au 1^{er} décembre 1916. De 1917 à 1919, tous les hôpitaux de la Côte d'Azur connaissent une inflation galopante de blessés et de malades, surtout après la vague de grippe espagnole.

31 Ma grand-mère maternelle atteinte par la grippe espagnole de 1918 fut soignée par une infirmière indochinoise de l'armée coloniale à coup de grogs au rhum pour chasser les humeurs malignes.

tranchées. Toutefois la diffusion de la grippe est massive et réveille le pneumocoque dit « annamite » pour atteindre à l'automne 1918 son maximum ; des blessés, des gazés sont mis en contact avec les malades, surtout dans les trains sanitaires et Fréjus est atteint à son tour. Les chansonniers chantent « *La trocill* » et restitue la psychologie de l'époque : « *ce n'est pas Mangin qui nous a mis dans le pétrin mais la grippe espagnole* ».

En 1915, outre le grand séminaire transformé en hôpital complémentaire, trois autres établissements de même statut sont installés à Fréjus : le 57 et le 58 au quartier des Darboussières, et le 55 au quartier de la Baume. Ce dernier devînt par la suite « L'hôpital des armées Jean-Louis » puis quartier Jean-Louis, où une compagnie du 4^e RIMA occupa les locaux avant qu'ils ne soient désaffectés et rasés.

L'hôpital complémentaire n° 55 (hôpital des Sénégalais) fut ouvert à Fréjus le 1^{er} août 1915 et hospitalisa depuis cette date jusqu'au 1^{er} décembre 1916, 7 711 malades et blessés ayant fourni 172 637 journées d'hospitalisation. À partir de 1917, de nouvelles salles permettent une extension de l'hôpital. Le docteur Ciamin est alors l'un des premiers médecins-auxiliaires à l'hôpital sénégalais n° 55 de Fréjus.

L'hôpital complémentaire n° 66 voit le jour à Fréjus le 1^{er} août 1916 et hospitalise dans les quatre mois suivant 1 618 malades et blessés représentant 31 886 journées d'hospitalisation. À la fin de la guerre, cet hôpital comprend une trentaine de baraques de 34 lits chacune et les services généraux : administration, cuisine, salle d'opération, laboratoire de bactériologie, étuves de désinfection, sulfuration. Tout l'établissement est à l'époque éclairé à l'électricité et desservi par le service d'eau municipal. On y parlait 37 langues et dialectes dont le français, l'anglais, l'italien, le russe³², l'arabe, les dialectes soudanais, somalis, comoriens, malgaches, canaques et d'Afrique noire ...³³.

Avec la fin de la guerre, Fréjus reçoit de nombreux Africains blessés, gazés, malades. Certains meurent dans les hôpitaux de la cité romaine, d'autres amputés ou plus ou moins gravement atteints dans leur chair, sont renvoyés dans leurs pays respectifs avec de maigres pensions, la France oubliant ses promesses et l'impôt du sang versé. Ce phénomène ne toucha pas seulement les indigènes démobilisés mais aussi les anciens poilus, les orphelins de guerre que les autorités exhibent les 11 novembre aux monuments aux morts. Ce désintérêt des victimes de guerre et leur utilisation à des fins faussement patriotiques par la République, hormis lors des diverses commémorations, ont des conséquences politiques et sociales considérables pendant l'entre-deux-guerres.

À Bagnols, l'établissement n° 105 accueille des blessés. À Sainte-Maxime, dans le bâtiment de la magnanerie Fabre (actuel hôtel de ville), s'installe un centre de repos pour les coloniaux et Africains de retour du front et que dirige le docteur Frédéric Renaudet, futur maire de la cité de 1922 à 1928, épaulé par des infirmières d'origine locale. Dès octobre-novembre 1914, la villa « Apollon » de Monsieur Saudan et l'hôtel du golf de Beauvallon sont transformés en centres de repos. Sur la plage est construit un établissement en bois, un centre hélio-marin où exercent les docteurs Maximin Fabre, maire de Sainte-Maxime mobilisé sur place, et Lependu, comme médecins-majors de cet hôpital connu sous l'appellation : « Assistance aux convalescents militaires, XV^e Région, cure hélio-marine de l'hôpital 170 bis, Sainte-Maxime-sur-Mer ».

L'ensemble de la côte se couvre d'hôpitaux de convalescence, de nombreux hôtels sont

32 Le tsar Nicolas II décide en 1915 l'envoi d'un contingent russe sur le front français, à Verdun notamment. Sous les ordres du général Lohvitsky, après un périple par l'océan Indien et l'océan Pacifique, ce contingent débarque à Marseille sous les yeux étonnés des populations. Pour la brigade russe, voir au Service historique de la Défense, guerre 14-18 : 7^e corps d'armée, carton 22 N 436 ; 1^{ère} division marocaine, carton 24 N 2931.

33 *La dépêche coloniale illustrée : l'Afrique occidentale française et les troupes noires*, publiée par le Comité d'assistance aux troupes noires, 17^e année, Paris, 1917.

réquisitionnés pour cette guerre européenne. L'Hôtel Negresco construit au début du XX^e siècle, promenade des Anglais à Nice, classé monument historique en 2003, est transformé de 1914 à 1919 en hôpital militaire, provoquant la faillite de son premier propriétaire roumain dont l'hôtel tire son nom.

Gallieni

Il me paraît nécessaire d'inclure à ce moment de notre discours sur les troupes de marine à Fréjus et Saint-Raphaël, un chapitre sur Joseph-Simon Gallieni, personnage inséparable des troupes de marine et, accessoirement des deux communes qui se sont appropriées ce héros colonial et peu encombrant. Gallieni n'est ni né, ni mort dans l'est varois, certes il se maria avec une Raphaëloise dont les origines sont plus corses que provençales, et pourtant les édiles locaux en faisaient encore au siècle dernier le grand homme de la région. Combien de temps y vécut-il ? Quelques mois, quelques semaines lors de permissions. Il devait prendre sa retraite à Fréjus mais la guerre ne lui laissa qu'un répit d'un mois. Quelles traces laissa-t-il dans le pays ? Peu ! Certes, il y a un lycée qui porte son nom, quelques rues et place ; le stade « Gallieni » a été débaptisé pour prendre le nom d'un entraîneur de football en octobre 2009. Il n'est pas dans mon intention de retracer ici la carrière du maréchal³⁴, pourtant quand le chercheur³⁵ établit sa bibliographie, il est frappé par la pauvreté des ouvrages consacrés à ce militaire ; rares sont les historiens récents à avoir tenté de saisir dans son ensemble l'homme et le militaire. Cet « oubli » est volontaire et s'explique par le cursus même de Gallieni, l'un des rares officiers généraux dont la carrière fut l'arme coloniale et qu'il résumait ainsi : « *Nous les coloniaux, nous sommes, en une certaine mesure, des fatalistes. Nous savons qu'il faut attendre, voir venir les événements avec le plus de force* »³⁶.

L'historiographie depuis 1945 n'aime pas ces hommes, ces coloniaux qui ne furent pas « d'affreux colonialistes » tels que nous les présentait encore récemment une propagande marxiste-léniniste ou socialo-tiers-mondiste. Il n'y a qu'à comparer ce qu'étaient l'Afrique et Madagascar du temps des Gallieni et consorts, et ce qu'elles sont devenues aujourd'hui après un demi-siècle d'indépendance :

34 Joseph Gallieni, *Les carnets de Gallieni*, publiés par son fils Gaëtan Gallieni, notes de P.-B. Gheusi, Albin Michel, Paris ;

Joseph Gallieni, *Voyage au Soudan français (Haut-Niger et pays de Ségou 1879-1881)*, Hachette, Paris 1884 ;

Joseph Gallieni, *Mission dans la Haut-Niger et à Ségou*, Société de géographie de Paris, 1885 ;

Joseph Gallieni, *Une colonne dans le Soudan français (1886-1887)*, éditions Baudouin ;

Joseph Gallieni, *Sénégal et dépendances. Pénétration au Soudan*, Société de géographie de Paris ;

Joseph Gallieni, *Deux campagnes au Soudan français (1886-1888)*, préface de Victor Duruy, Hachette, Paris ;

Joseph Gallieni, *Trois colonnes au Tonkin (1894-1895)*, éditions Chapelot, Paris ; 1899 ;

Joseph Gallieni, *La pacification de Madagascar (1896-1899)*, éditions Chapelot, Paris ;

Joseph Gallieni, *Neuf ans à Madagascar (1896-1905)*, Hachette, Paris ;

Joseph Gallieni, *Lettres du général Gallieni de 1896 à 1905*, publiées par G. Grandidier et P. Charles-Roux, Société d'éditions maritimes et coloniales ;

Joseph Gallieni, *Mémoires du général Gallieni (la bataille de l'Ourq)*, Payot, Paris, 1917 ;

M.-A. Leblond, *Gallieni parle ... entretiens du Sauveur de Paris, ministre de la Guerre*, 2 volumes, Albin Michel, Paris, 1920 ;

P.-B. Gheusi, *Midi (un soldat)*, Flammarion, Paris, 1920 ;

P.-B. Gheusi, *Guerre et théâtre (mémoire d'un officier de Gallieni pendant la guerre)*, Berger-Levrault ;

P.-B. Gheusi, *Gallieni (1849-1916)*, éditions Flasquelle, 1922 ;

P.-B. Gheusi, *La gloire de Gallieni. Comment Paris fut sauvé. Le testament d'un soldat*, Albin Michel, Paris, 1928 ;

P.-B. Gheusi, *Gallieni et Madagascar*. Préface du Maréchal Lyautey, éditions du Petit Parisien, collection « Nos gloires coloniales », Paris, 1931.

35 « *Nous cherchons donc comme si nous allions trouver, mais nous ne trouverons jamais qu'en ayant toujours à chercher.* » affirme saint Augustin, *De la Trinité*, 9.

36 M.-A. Leblond, *op. cit.*, page 176.

« Il [Gallieni] s'est toujours adapté avec aisance au milieu géographique et humain. Il a aménagé les prescriptions réglementaires, ou les oublie en fonction des nécessités du moment, afin d'atteindre au mieux et au plus vite le but fixé ... Il allie à la maîtrise militaire, les qualités multiples d'un administrateur aussi ferme que dévoué aux besoins et à la promotion des populations »³⁷.

Joseph-Simon Gallieni naît le 24 avril 1849 à Saint-Béat (Haute-Garonne). Saint-Cyrien, il participe à 21 ans, comme sous-lieutenant au 3^e RIMa., à la défense de Bazeilles (31 août-1^{er} septembre 1870) où il est fait prisonnier. Enfermé jusqu'en 1871, il se perfectionne en allemand et se pénètre des cultures germaniques³⁸. Il participe aux campagnes du Soudan (1876-1881), combat le marabout Ahmadou du Niger, région qu'il pacifie de 1886 à 1888. Il est au Tonkin en 1891-1893, puis pacifie et met en valeur l'île de Madagascar dont il est nommé gouverneur en 1896.

Le 17 avril 1882, le capitaine Joseph Gallieni épouse à Saint-Raphaël Marthe Savelli dont la famille est d'origine corse et qui apporte en dot la propriété de « La Gabelle ». Le 1^{er} août 1886, alors qu'il est en villégiature à Saint-Raphaël avec sa famille, un télégramme officiel le fait rentrer d'urgence à Paris, il prend le commandement supérieur du Haut-Sénégal, nomination qui s'accompagne du grade de lieutenant-colonel. En 1887, après la campagne du Soudan, il retourne à Saint-Raphaël où entre temps un second enfant lui est né, un fils, Gaëtan, qui est baptisé à Fréjus. En 1888, à son retour de la deuxième campagne d'exploration du Soudan et dans le Haut-Niger, le colonel Gallieni est accueilli en héros par le maire Félix Martin et la population raphaëloise³⁹. En 1894, après la campagne du Tonkin et un nouveau

séjour à Saint-Raphaël, André Lebon, ministre de la Marine, le rappelle pour l'expédition malgache. Le 6 août 1896, l'île et ses dépendances sont déclarées colonies françaises et le 10 août, Gallieni reçoit les étoiles de général de brigade. En 1900, il devient divisionnaire. Le 26 décembre 1903, de Tananarive, il écrit : « Il est trop tard maintenant, car lorsque je rentrerai, ce sera pour toujours. J'en aurai fini avec ma carrière coloniale. » Le 13 mai 1905, il remet l'administration de Madagascar au secrétaire-général Lepreux et le commandement des troupes au général de Trentinian. Il quitte définitivement l'île et rentre en France. Gouverneur militaire de Lyon et commandant le 14^e corps d'armée, il rentre le 8 août 1908 au



Fig. 11 : le général Gallieni en 1914, peint par J. Roynet. (carte postale coll. JPV)

37 Extrait du texte prononcé à la « promotion Gallieni » à Saint-Cyr (1927-1929).

Voir la biographie la plus récente : Marc Michel, *Gallieni*, Fayard, Paris, 1989.

38 La presse allemande durant la guerre 14-18 lui rend de nombreux hommages, ses qualités d'administrateur, de tacticien et de visionnaire sont appréciées outre-Rhin. Article de Rudolph Wagner dans *Die Grezboten* du 9 février 1916, et article paru dans le *Kolnische Zeitung* en date du 10 février 1916. Le général Gallieni apparaît comme le seul géo-stratège militaire français de la fin du XIX^e siècle et du premier quart du XX^e siècle.

39 J.-A. Ortolan, *De ci et de là. Echos de Saint-Raphaël* Revue : *L'hôte de la villa La Gabelle et Banquet en l'honneur du colonel Gallieni*, pages 69-72 et 100-103, articles publiés à Saint-Raphaël, imprimerie V. Chailan, 1890.

Conseil supérieur de la Guerre et est décoré en 1911 de la médaille militaire. Il est le 24 avril 1914 atteint par la limite d'âge et se retire dans sa propriété de « Saint-Raphaël »⁴⁰.

Le 27 juillet 1914, sa femme meurt et le 1^{er} août, il est rappelé à Paris. Le 26 août, il est nommé gouverneur militaire de la capitale tandis que le gouvernement fuit à Bordeaux dans la nuit du 2 au 3 septembre. Le 4 septembre, il ordonne l'offensive de l'armée de Paris contre le flanc droit de l'armée Von Kluck, c'est la bataille de l'Ourcq, prélude à la bataille de la Marne. Initiateur de cette attaque, Gallieni est surtout le stratège qui réussit l'acheminement des renforts (épisode des taxis de la Marne) pour stopper l'avance allemande. Dès novembre 1914, il préconise un front d'Orient. Le 29 octobre 1915, Aristide Briand le prend dans son cabinet comme ministre de la Guerre. Il est favorable à l'ouverture d'un troisième front sur les Balkans mais s'oppose à l'expédition des Dardanelles. Le 16 décembre 1915, il alerte le grand quartier général des menaces qui pèsent sur la région de Verdun mais n'est pas écouté. Le 21 février 1916, les armées allemandes du Kronprinz attaquent la place. Gallieni donne sa démission le 16 mars 1916 et meurt dans la nuit du 26 au 27 mai suivant à Versailles, à l'hôpital auxiliaire n° 17, des suites d'une opération de la prostate, laissant un note terrible sur le haut commandement. Le gouvernement décrète les obsèques nationales et souhaite que le général soit inhumé aux Invalides, mais c'est dans le cimetière Alphonse-Karr de Saint-Raphaël, auprès de son épouse, qu'il repose le 2 juin. En pleine guerre, le cortège funéraire traverse la ville au travers d'une haie d'honneur composée de troupes indochinoises. Le 16 janvier 1921, est inauguré à Saint-Raphaël un monument élevé au général et le 10 mai suivant paraît au Journal officiel le décret conférant à titre posthume la dignité de maréchal de France au général Gallieni (Alexandre Millerand est alors président de la République et Louis Barthou, ministre de la Guerre).

La famille Gallieni possède un caveau sur les hauteurs du cimetière Alphonse-Karr de Saint-Raphaël. C'est là que sont inhumés le maréchal et son épouse, née Marthe Savelli. Le caveau est surmonté du buste de Joseph Gallieni et de nombreuses inscriptions lui rendent hommage :

« *Hommage et reconnaissance et d'affection du général Lyautey à son chef et maître* » ;

« *Les vétérans des armées de terre et de mer* » ;

« *Oublier ? Jamais !* » ;

« *Dernier hommage du lieutenant-colonel Martin, fidèle compagnon du Tonkin et de Madagascar.* »

*

* *

Gallieni parle ...

Il n'y a que peu de choses sur Fréjus et Saint-Raphaël dans les écrits de Joseph Gallieni, quelques anecdotes, quelques intimités, quelques nostalgies⁴¹. À aucun moment il ne fait allusion à des troupes dans la région, pourtant fin 1915 il est ministre de la Guerre et a dû, sinon donner son avis, du moins avoir connaissance d'un tel projet qui concernait sa région. Or, en rétablissant la chronologie, lorsque fin 1914 les premiers contingents coloniaux débarquent à Fréjus, Gallieni est encore gouverneur militaire de Paris, et à ce titre n'a pas la possibilité d'intervenir directement dans le choix est-varois pour l'implantation des camps. Et si aucune de ses notes personnelles n'y fait allusion, c'est peut-être parce qu'on n'a pas jugé son avis utile. La détermination de la municipalité de Fréjus qui depuis une vingtaine d'années s'acharnait à demander une garnison militaire et les dossiers transmis à Paris, incitèrent probablement plus les autorités à choisir le sud-est varois pour l'installation de camps militaires

40 Gallieni dans ses écrits place toujours sa villa sise à La Gabelle sur la commune de Saint-Raphaël alors qu'elle se situe sur celle de Fréjus.

41 Pour plus de détails voir : Pierre Lepage, « *Gallieni chez lui* », *Annales du Sud-Est Varois*, tome XVI, 1991, p. 55-62.

de transit que l'opinion du général Gallieni alors que la querelle sur la bataille de l'Ourq avec Joffre battait son plein.

7 janvier 1914⁴² : Ce matin, les journaux annoncent que je me présente comme député à Fréjus pour suivre la politique de Briand ... J'écris au ministre pour démentir.

16 janvier 1914 : Chailan m'écrit de Saint-Raphaël qu'il marchera avec moi si je me présente mais que les Varois votent toujours avec l'unifié. Je lui réponds qu'il n'a aucune crainte à avoir : je n'ai jamais fait de politique et j'espère bien n'en faire jamais.

17 février 1914 : Lettre de Barrère, mon relieur de Fréjus, qui me dit que j'aurais la majorité à peu près unanime si je me présentais comme maire. Je lui demande dans ma réponse, s'il veut ma mort. Non ! Pas de politique : la paix, le repos, le recueillement.

2 mars 1914 : L'après-midi, conseil supérieur avec Noulens. Que de bavardages pour des questions simples et combien Archinard nous fait perdre notre temps ! Je sors de la séance absolument lassé et je voudrais pouvoir partir demain pour Saint-Raphaël ! ...

17 mars 1914 : Au bureau, dès mon arrivée, le général d'Oissel, l'air navré, me remet une lettre du ministre m'annonçant que je suis mis au cadre de réserve le 24 avril et me remerciant, au nom du gouvernement pour les services rendus. Cette nouvelle me laisse froid, puisque je m'y attendais et que j'aspire depuis longtemps à ce moment. Vraiment, les responsabilités des commandements d'armée sont trop lourdes aujourd'hui avec nos gouvernements actuels. Je suis certain que je me ferai une vie très possible à Saint-Raphaël. Puis, à mon âge, rien ne vaut la santé et le repos. Grave évènement hier : Mme Caillaux a tué Calmette, le directeur du Figaro.

3 avril 1914 : Deux morts qui me font de la peine : Mariani à Saint-Raphaël –j'étais si heureux de son voisinage et quel homme de bien !

11 mai 1914 : J'écris à Etienne au sujet de mon maintien au Comité de défense des colonies ... que c'est donc compliqué, une chose aussi simple.

28 mai 1914 : Je suis convoqué chez le ministre des Colonies. Il me fait connaître les difficultés -suscitées par la Guerre- que soulève mon maintien. Noulens consent à me voir rester président du Comité, mais ajoute qu'à partir du 24 octobre, je serai en disponibilité. Je lui dis que, dans ces conditions, puisqu'on ne veut pas de mes services, j'aime mieux reprendre ma liberté.

5 juin 1914 : Lettre du ministre des Colonies : il me maintient, en mission temporaire, président du Comité de défense des colonies.

12 juin 1914 : Visite de M. Le Myre de Vilers. Il trouve que je fais bien de m'en aller : les choses vont se gâter. Il me répète ce que dit Freycinet, que j'étais « le seul capable de commander nos grandes armées. »

1^{er} juillet 1914 : Séance de la commission d'études pour la défense des côtes. On redéfait encore ce qu'on a fait et défait déjà ! Triste ! Joffre à l'air de se méfier de Gérard.

3 juillet 1914 : A l'Élysée, réunion du Conseil supérieur de la Défense nationale. M. Reynaud, notre nouveau ministre des Colonies, me dit qu'il s'occupe de régler ma situation. Je lui réponds que je suis à sa disposition mais que si les règlements s'y opposent, je m'inclinerai. On traite encore la question de la défense des côtes. Messimy, ministre de la Guerre, fait un lumineux exposé et demande mon témoignage. Ministre de la Marine bien faible, nul.

42 Extraits des Carnets de Gallieni publiés par son fils Gaëtan, op. cit.

4 juillet 1914 : Nous partons pour La Gabelle. Pas le moindre regret, ni la moindre émotion en quittant Paris.

24 juillet 1914 : Au mariage Gigodot, à Villebois, je reçois un télégramme de Saint-Raphaël : « Rentrez de suite. Marthe souffrante. Ne vous inquiétez pas. Lettre suit. Savelli. » J'espère que ce n'est rien ; mais je suis inquiet. Je serai demain, dix heures du soir, à Saint-Raphaël.

25 juillet 1914 : C'est une attaque. Paralysie du côté droit ; hémorragie cérébrale du côté gauche, le plus mauvais. Depuis ce moment, dans le coma, ne reconnaissant personne ... Pauvre Marthe ! Quel coup pour moi !

26 juillet 1914 : Nous dormons tous, quelques instants, dans les fauteuils ... Il me semble qu'il y a une amélioration. La paralysie, surtout du côté gauche, est moins grave. Elle respire bien. Je me reprends à espérer ; mais le docteur Caldagues et le docteur Laubry, médecin à Laënnec, me disent qu'il n'y a plus d'espoir : il y a une véritable inondation sanguine, à la suite d'une rupture d'artère. Coup terrible pour moi, pour nous tous ! ...Arrivée de Marcelle et de Gruss⁴³. Tristes rencontres ... Bruits de guerre.

27 juillet 1914 : Nuit mauvaise pour Marthe. Je dors peu. Vers quatre heures du matin, c'est l'agonie ... la respiration devient de plus en plus douce et lente ... à une heure et quart, tout est fini. Désespoir de nous tous, Gaëtan, Marcelle, Mme Savelli, moi ... Et maintenant, elle repose. On dirait qu'elle dort, la figure tranquille, son sourire aux lèvres ... les bruits de guerre s'aggravent. On me télégraphie que je vais être convoqué à Paris.

28 juillet 1914 : Triste, triste journée ! Marthe est toujours là, sur son lit, avec sa belle et douce figure, ses beaux cheveux. Elle a son alliance et son chapelet de la Martinique. Le bruit court que la guerre a éclaté. Les officiers rallient leurs postes. Le PLM prend des mesures préparatoires. Que vais-je devenir dans tout cela ?

29 juillet 1914 : Nuit blanche. Je me lève à quatre heures ... Au cimetière, opération longue et pénible. Ma pauvre Marcelle n'en peut plus ... Encore un adieu à tous et nous rentrons en voiture. Dans la maison vide, il nous semble qu'elle est là, partout. Nous allons la voir paraître ... et toujours la guerre en perspective !

30 juillet 1914 : Atroce nuit. Toujours son souvenir. Il me semble qu'elle est là, active comme d'habitude. Mais, plus je réfléchis à l'horrible chose, plus je comprends qu'elle était perdue depuis plusieurs mois. Je sens autour de moi un vide immense. Heureusement que mes chers enfants sont là ! ... La guerre est toujours menaçante. Toutes les puissances arment. C'est là le danger ... Pour moi, je ne bouge pas. Cette idée de guerre, en ce moment, ne m'effraie pas ; mais je n'accepterai qu'un commandement en rapport avec ma situation.

31 juillet 1914 : Le soir, à sept heures et demie, un premier avis téléphonique me prescrit de rentrer à Paris : ordre du ministre de la Guerre. A dix heures et demie, un ordre télégraphique confirme et me prescrit de rallier Paris d'extrême urgence. Que va-t-on faire de moi ? Je n'ai plus d'état-major, plus d'officier ...

1^{er} août 1914 : Le matin, je vais à Fréjus toucher ma solde chez le percepteur, 1 575 francs⁴⁴. Les premiers ordres d'appel sont lancés et on parle de mobilisation générale. Déjà, grand désarroi à la gare : on ne part pas sans peine ... Avant Marseille, nous sommes prévenus que les voitures de luxe ne continuent pas sur Lyon. Nous montons dans un wagon où se trouve le fils de Jaurès assassiné ...

43 Fille et gendre du général Gallieni.

44 Soit 4 900 euros 2010

Le 19 août 1915, le général Gallieni écrit à sa belle-mère, Mme Savelli : « *Voilà trente-trois ans que je me mariais avec ma chère Marthe dans notre vieille église. Il me semble maintenant que je n'ai plus rien à faire sur cette terre. Cependant, j'aurai bien voulu, avant de partir, que ma santé me permit de collaborer à notre œuvre nationale encore plus efficacement que je ne le fais. Mais depuis quinze jours, ça ne va pas : fièvres, congestion des reins, troubles du côté de la vessie etc. Le médecin me prescrit, d'une manière formelle, de me reposer et j'obéis. C'est la première fois depuis quarante-six ans. Je me demande si je reverrai La Gabelle.* »

Il ne retourna pas à La Gabelle et le même jour, il écrit dans ses carnets : « *Je me sens bien las ! Que c'est long, long !* » La même année, après une séance épique à la Chambre des députés, il note : « *J'ai entrevu un instant mes vignes à Saint-Raphaël* »⁴⁵. Le 28 février 1916, des jardins de Saint-Raphaël, le général Gallieni reçoit des œillets de Provence de couleur vive qui portent son nom⁴⁶.

Gallieni est écœuré par ce qui se passe en France entre juillet 1915 et février 1916 : crises gouvernementales, intrigues politiques, incompétence du haut commandement, peur qu'il ne fasse un coup d'état. Joffre prescrit à la censure de ne publier que son récit officiel fabriquant la légende d'un Joffre vainqueur unique de la Marne, Gallieni préférant ajourner toute discussion sur ce sujet jusqu'à la fin des hostilités.

45 M.-A. Leblond, *op. cit.*, page 115.

46 M.-A. Leblond, *op. cit.*, page 184.

